

présents de la société chrétienne. Il n'en faut pas plus pour la lui faire pardonner et pour s'étonner des paroles de blâme excessif qui ont retenti autour de sa tombe et que la postérité équitable ne sanctionnera point."

Le conférencier fait connaître avec quelques détails comment Montalembert, au sortir de Ste-Barbe avait arrangé sa journée. C'était celle d'un travailleur acharné, qui ne connaissait pas le repos et veillait chaque soir, malgré la défense de sa mère, inquiète d'un tel surmenage. Il n'y avait place dans cette vie studieuse pour aucun plaisir mondain.

Il recherchait la société des hommes distingués qui commençaient à se faire un nom dans cette période de la Restauration. Il voit Lamartine, Victor Hugo, Cousin, Ste-Beuve, applaudit à leurs succès, apportant autant d'ardeur à étudier la philosophie qu'à admirer les vers de Lamartine et surtout ceux de Victor Hugo, qui le ravissent. C'était au premier temps de ce grand talent.

Mais son père, qui occupait en Suède, le poste d'ambassadeur, le rappela près de lui ; il dut quitter Paris, ses chères études et ses relations plus chères encore. "Je voudrais, écrit-il, que la Scandinavie et la Sarmatie fussent encore au pouvoir des Huns et des Goths inhospitaliers. On ne pourrait pas alors y *perdre* sa jeunesse."

"Non, elle ne fut pas perdue, dit M. l'abbé Bourassa, car il avait pour cela les yeux, les oreilles, l'esprit trop ouverts, le cœur trop chaud, l'âme trop ardente".....

En Suède, il trouve le moyen de se remettre au travail et de s'isoler pour compléter ses études. Il obtient de son père de ne pas être officiellement présenté à la Cour et il continue d'abord ses travaux philosophiques, puis se prend d'amour pour la langue suédoise, approfondit avec soin les institutions parlementaires dont il trace un tableau très-réussi. Mais c'est surtout à la philosophie qu'il s'adonne avec cette ardeur dont il nous a déjà fourni la preuve. Il n'oublie pas ses amis absents et ses lettres nombreuses entretiennent les relations si touchantes qu'il avait formées avec Cornudet et Lemarcis.

M. l'abbé Bourassa fait un tableau charmant de cette amitié appuyée sur la Religion et que la mort seule put interrompre. Lemarcis disparut le premier et il en ressentit un chagrin extrême

Une autre épreuve devait l'atteindre plus cruellement encore et abrégé son séjour en Suède. La santé chancelante de sa sœur le

força d'accompagner sa mère et la chère malade en France.

"Mais, dit le conférencier, c'est ici le lieu d'ouvrir un chapitre pour montrer chez le jeune de Montalembert cette sensibilité exquise et cette profondeur d'attachement que vous n'avez pu qu'entrevoir par quelques citations de son journal et de sa correspondance. Chez lui, le cœur était à la hauteur de l'esprit et traduisait en vibrations puissantes la lumière qui venait de sa pensée.

"Son amitié pour Cornudet rappelle les plus touchantes que les poètes aient immortalisées dans leurs œuvres.

"Elle dura toute sa vie, dans sa fraîcheur et sa vivacité, fortifiée par les épreuves respectives de leur existence. Ils n'avaient pas de secret l'un pour l'autre et tendaient constamment à la réalisation du même idéal de vie intelligente, laborieuse, chrétienne, utile aux grandes causes auxquelles ils avaient voué leur avenir. Ils s'encourageaient au bien ; ils se soutenaient dans les défaillances de leur ardeur ; ils se signalaient leurs défauts, se reprochaient leurs illusions et leurs erreurs. L'un était plus mûr, plus réfléchi, plus défiant de ses forces ; l'autre, plus ardent, plus impatient, plus enclin aux enthousiasmes décevants, aux abattements qui en sont le réveil et la rançon. En un mot, ils se complétaient l'un l'autre, et Montalembert pouvait dire de leur mutuelle affection : "J'ai connu toutes les douceurs de la plus pure amitié." Il écrit, un jour, de Stockholm à son ami : " Désormais je t'appellerai simplement *mon ami*, parce que tu es le premier et le meilleur de mes amis, en un mot, mon ami par excellence." Et une autre fois : "Je ne puis trop remercier Dieu de l'amitié qui nous unit. Je trouve en elle le plus grand préservatif contre tout ce qui est mal. De toutes les considérations qui me retiennent, lorsque je pense avec trop de complaisance à des plaisirs illégitimes, une des plus puissantes sans contredit est celle qui me montre la perte de ton estime et, malgré toi, de ta confiance. Cher ami, cette influence salutaire est un nouveau lien qui m'attache à toi : puisse-t-elle être réciproque, si jamais tu en sentais la nécessité." (19 déc. 1828.)

"Or, à côté de ce sentiment si profond et si pur, son affection pour sa jeune sœur avait pris une force égale, accentuée de l'empire du sang et de l'attrait d'une nature frêle, gracieuse et charmante. L'ayant quittée enfant, "il la retrouvait d'une beauté parfaite, d'un cœur excellent, d'un esprit vif et